



**HAL**  
open science

# Un iur natural: réflexions autour du vers 82 de Genesis and exodus

Jean-Pascal Pouzet

► **To cite this version:**

Jean-Pascal Pouzet. Un iur natural: réflexions autour du vers 82 de Genesis and exodus. L'articulation langue-littérature dans les textes médiévaux anglais 3, Jun 2000, Nancy, France. pp.377-395. hal-04683908

**HAL Id: hal-04683908**

**<https://hal.science/hal-04683908v1>**

Submitted on 2 Sep 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

*un iur natural* :  
réflexions autour du vers 82 de *Genesis and Exodus*

La création du premier jour, telle qu'elle est exposée dans le poème *Genesis and Exodus* (*GE*), nous jette au cœur des relations de proximité parmi les plus délicates qui soient entre langue anglaise et française à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. L'irréductible présence d'une expression en français dans le texte, *un iur natural*, introduite de propos délibéré au vers 82 de cette réécriture du Pentateuque, suscite en effet plusieurs questions qui peuvent se résumer ainsi : d'où vient-elle, et quel effet discursif produit-elle dans le poème ? Sans vouloir le faire passer tout entier par le chas de ces trois mots étrangers, je suis persuadé que ce geste citationnel *signifie* quelque chose d'important de la part de son auteur, pour le climat culturel qui entoure la composition et la transcription de *GE*. Que le poète, ou bien le copiste de l'unique manuscrit (Cambridge, Corpus Christi College 444), en soit responsable, est une question probablement à jamais insoluble, car aucune distinction dans le *ductus* ou le module des vers 81-2 n'indique d'ajout ou de correction par rapport à une version antérieure.

L'objet de mon enquête n'est pas principalement paléographique : aussi ne s'agit-il pas ici de se demander si le copiste était « normand ». Si la réponse à cette question était positive, la provenance de l'expression française pourrait s'en trouver immédiatement élucidée — sa provenance, mais pas nécessairement sa raison d'être. Je ne souscris pas à l'hypothèse d'un copiste d'origine « normande », car, hormis le flou de l'adjectif à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle (veut-on dire « anglo-normand », veut-on donc parler du français d'Angleterre ?), je me range à l'avis de ceux qui, depuis longtemps, dénoncent le recours systématique à l'hypothèse d'une espèce d'*extraterritorialité scribale*, en vertu de laquelle certaines irrégularités ou aberrations dans les graphies des manuscrits

comportant des textes en langue anglaise, seraient *avant tout* attribuables à d'éventuels copistes « normands » en Angleterre, connaissant mal la langue qu'ils copiaient. Qu'il y ait une part certaine d'influence anglo-normande dans la main insulaire qui copia le poème est une question d'un tout autre ordre, qui dépasse mon propos. Je quitterai prudemment cette discussion ouverte en formulant l'idée que la manuscrit de *GE* représente une transcription idiosyncratique proche de l'original du poème — comparable à celle, holographe, de l'*Orrmulum*, bien que fort éloignée de ses régularités graphiques<sup>1</sup>. Plutôt qu'à ce mirage des sources sribales, c'est à celui des sources textuelles, tout aussi vertigineux comme l'on sait, que je voudrais consacrer mon propos. Par la confrontation de plusieurs intertextes, le petit parcours que j'échafaude voudrait tenter d'apporter quelques éclaircissements sur les circonstances de cette importation, et ses incidences sur la composition du poème.

---

<sup>1</sup> Sur ces questions paléographiques délicates, je me contente de ne renvoyer qu'aux conclusions discutables d'Olof Arngart sur *GE*, dans *The Middle English Genesis and Exodus. Reedited from MS CCC 444 with Introduction, Notes and Glossary*, Lund : C. W. K. Glerup (Lund Studies in English 35-36), 1968, Introduction (« Spelling »), p. 12-9. S'appuyant sur les remarques peu nuancées de John Hall, (éd.), *Selections from Early Middle English*, Oxford : Clarendon, 1920, p. 637, et sur un résumé de ses propres observations relatives à ce qu'il appelle « various features of the text typical of Norman influence [je souligne] » et aux emplois de *wynn*, *ð* et *ðh*, Arngart écrit, pp. 12-13 : « Hall remarks that the scribe was imperfectly acquainted with the language, which could only be taken to mean, I presume, that he was a Norman. [...] This uncertainty in the use of the Anglo-Saxon letters confirms rather than contradicts Hall's observation as to the scribe's imperfect knowledge of English ». Le degré de connaissance, de la part d'un copiste, de la langue dans laquelle est écrit un texte qu'il transcrit, et les influences anglo-normandes sur la transcription d'un texte insulaire, sont deux questions fort différentes, qu'on ne peut mêler sans risque. Arngart a d'ailleurs nuancé sa position dans « Book-Hand and Court-Hand: A Question of Coordination », *Speculum* 52 (1977), 337-9 (on se reportera aussi aux références bibliographiques citées par Arngart).

Il convient de cerner l'expression dans son entour immédiat, en commençant par relire les vers qui redisent le surgissement de la lumière, au début de la Création :

Al was ðat *firme* ðhrosing in nigt,  
Til he wit hise word made ligt.<sup>1</sup>

Dans la lignée de l'exégèse néo-testamentaire de sa source,<sup>2</sup> le poète explique que le Verbe, c'est le Fils. Si la *potentia creationis* s'exprime par le Verbe, elle est aussi matière à rappeler la nature et l'importance de la Trinité (v. 45-56). Ayant bien affirmé que c'est le Verbe qui fait advenir la lumière,<sup>3</sup> il revient au processus :

Do so wurð ligt, so god it bad,  
Fro ðisternesse o-sunde[r] sad.  
Ðat was ðe *firme* morgen-tid  
Dat euere sprong in werld wid.<sup>1</sup>

Il s'agit donc pour le moment de la seule apparition de la lumière, *ligt*, qui s'oppose à *ðhrosing* et *ðisternesse*, puis dans un second temps

<sup>1</sup> GE, v. 43-4. L'édition de référence est celle d'Arngart citée à la note 1. L'expression *in nigt* au vers 43 manifeste une acception élargie du sens de *nigt* : le mot n'est pas à entendre au sens précis de *nigt* aux vers 76 et 79 cités *infra* (qui correspond à *nox*), mais bien comme une sorte de synonyme de *ðhrosing* et de *ðisternesse* (qui rendent *chaos*, *confusio*, *tenebrae*). Dans son *Speculum Speculationum* (III.ix.2, références complètes données *infra*), Alexandre Nequam semble conscient de cet usage abusif de *nox* en latin, qu'il dénonce : *Erat ergo tempus scilicet a primo instanti usque ad creationem nubis lucide, antequam esset dies artificialis uel nox. Antequam enim fieret lux lucida scilicet nubes sepe iam dicta, erant tenebre super faciem abyssi. Vnde quandoque reperies noctem fuisse ante creationem lucis. Sed talis obscuritas immo carentia lucis dici potest tenebre, sed improprie censetur nomine noctis. Nox enim proprie dicitur obscuritas proueniens ex umbra terre. Vmbra uero esse non potest nisi ex oppositione lucis, id est lucidi corporis.*

<sup>2</sup> Avant toute chose, la première phrase de « De creatione empyrei et quatuor elementorum », premier chapitre du livre « Historia Libri Genesis » par lequel commence l'*Historia Scholastica* de Pierre Comestor, s'appuie sur *Jean 1 : 1* : *In principio erat Verbum, et Verbum erat principium, in quo, et per quod Pater creavit mundum.* (voir PL 98, col. 1055).

<sup>3</sup> A ce sujet, le v. 54 (*Migt bat wit word wurðen ligt*) module le v. 44.

à *nigt* (au sens exact du terme)<sup>1</sup> : c'est le *fiat lux* qui la fait « surgir au monde » (*sprong in werld*), et dissiper à tout jamais la primauté des ténèbres premières. Suivent quelques vers sur la création des anges, leur transport dans ce « nouveau ciel » qu'est l'empyrée, espace immuable au-delà des révolutions célestes (*ouer ðis walkenes turn*), où il leur établit un *seli suriurn* (v. 63-4). La chute de certains d'entre eux est évoquée (v. 65-74), qui sera d'ailleurs reprise aux vers 269-88, au début de la section vraisemblablement empruntée à saint Avit (v. 269-332).<sup>2</sup> Le poète revient au monde sujet à la mutation, rythmé par le passage des jours et des nuits. La première lumière et la première nuit sont suivis de la première aube :

Forð glod ðat *firme* ligt,  
 And after glod ðat *firme* nig.  
 Ðe daigening cam e[ft] a-gon,  
 His *firme kinde dei* was a-gon  
 On walkenes turn, wid dai and nig  
 Of foure and twenti time rigt.  
 Ðes frenkis men o france moal  
 It nemnen *un iur natural*.<sup>3</sup>

C'est bien le *daigening* qui marque la limite, donc la naissance du premier jour naturel : dès qu'elle survient, le *firme kinde dei* se conclut. Le poète explique ce qu'il faut comprendre par cette expression : un jour de vingt-quatre heures, formé de jour et de nuit. Les révolutions célestes (*walkenes turn*), déjà évoquées au vers 63, vont entraîner *pour la première fois* (idée scandée par la répétition de l'adjectif *firme*) la succession des jours et des nuits ainsi entendus. Le poète manifeste qu'il a saisi le mouvement de la mécanique divine, et le sens précis de l'expression « jour naturel » : c'est une formule technique, au sens où elle désigne une *res*, une réalité particulière du monde physique de la Création. Son domaine de référence est également partagé par la science naturelle et la théologie, la seconde

<sup>1</sup> Voir la note 2.

<sup>2</sup> Olof Arngart, « St. Avitus and the *Genesis and Exodus* Poet », *English Studies* 50 (1969), 487-95, pp. 487-8.

<sup>3</sup> *GE*, v. 75-82.

*informant* la première au point d'en constituer l'objet : l'on sait bien qu'aux yeux des théologiens médiévaux, l'observation des objets naturels équivalait à une scrutation des signes de la Création, afin de tendre à déchiffrer ce que les théologiens allemands appellent la *zweite Sprache*, cette langue parlée par le monde et par laquelle Dieu s'exprime aussi.<sup>1</sup> Plusieurs théologiens anglais des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles (pour ne prendre qu'eux) s'intéressèrent à la définition du *dies naturalis*. On lit ainsi des éléments d'explication notamment aux *particulae* II et V de l'*Hexaëmeron* de Robert Grosseteste.<sup>2</sup> Mais la principale synthèse insulaire en matière de *dies naturalis* se trouve certainement dans le *Speculum Speculationum* d'Alexandre Nequam (1157-1217). Présenté souvent comme l'un des derniers représentants de la « Renaissance » du XII<sup>e</sup> siècle, Alexandre étudia et enseigna à Paris (ca. 1175-82), puis aux *grammar schools* de Dunstable et St Albans (sa ville natale), et enfin à Oxford dans la dernière décennie du siècle, avant de devenir chanoine augustinien à Cirencester à partir de 1200.<sup>3</sup> Au livre III de son copieux traité, composé entre 1201 et 1213,<sup>4</sup> le chapitre xi (*Quod prius fuit uespere quam mane*) explique la

<sup>1</sup> Sur l'« interpénétration » (Dahan, ouvrage cité ci-après, p. 325) entre la Bible et le monde, et pour une discussion détaillée de la *zweite Sprache*, voir Hennig Brinkmann, *Mittelalterliche Hermeneutik*, Tübingen : Max Niemeyer Verlag, 1980, pp. 74-153 et Gilbert Dahan, *L'exégèse chrétienne de la Bible en Occident médiéval (XII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle)*, Paris : Cerf, 1999, chapitre VI, « Les méthodes de l'exégèse spirituelle », sous-partie « La signification spirituelle des réalités (res) », pp. 325-50.

<sup>2</sup> Richard C. Dales et Servus Gieben, (éds.), *Robert Grosseteste. Hexaëmeron*, Londres : Oxford University Press (pour The British Academy), (Auctores Britannici Medii Aevi VI), 1982, *Particula* II.xi.1-2 (pp. 100-1) et *Particula* V.xiii.1 (p. 174).

<sup>3</sup> Rodney M. Thomson, (éd.), *Alexander Nequam. Speculum Speculationum*, Oxford : Oxford University Press (pour The British Academy), (Auctores Britannici Medii Aevi XI), 1988, introduction, p. ix. On consultera aussi la belle publication posthume de la thèse de R. W. Hunt, revue et éditée par Margaret T. Gibson, *The Schools and the Cloister. The Life and Writings of Alexander Nequam (1157-1217)*, Oxford : Clarendon, 1984.

<sup>4</sup> Thomson, *ibid.*, p. ix-x.

différence entre *dies naturalis* et *dies artificialis*. Nequam s'appuie sur un passage des *Sentences* de Pierre Lombard pour évoquer la nature aqueuse de la *lux* originelle, qui est une *lucida nubes*.<sup>1</sup> La « nuée » en question, « suivant son cours en passant dans les eaux » (*in aquis peragens cursum suum*), constitua la lumière du premier jour « artificiel », c'est-à-dire les heures d'ensoleillement réel ; elle se retira de l'hémisphère supérieur de la terre, ce qui donna le premier soir et la première nuit :

Tunc ergo factum est uespere, initium scilicet noctis subsequenter et terminus primi diei artificialis. Nube ergo illa lucida in aquis peragente cursum suum etiam recedente a superiori hemisperio, facta est nox in superiori hemisperio. Descripto autem arcu inferioris hemisperii, reuersa est nubes lucida ad orientem et factum est mane primum quod erat pars primi diei naturalis. **Primus ergo dies naturalis, constans ex die artificiali et nocte**, incepit esse a creatione nubis lucide et terminatus est in mane consummatio prime noctis.<sup>2</sup>

L'on comprend que la *firme ligt* (v. 75) correspond à ce que Nequam avec d'autres appelle *dies artificialis* : il eut un soir, la *firme nig* (v. 76), mais pas de matin : le *daigening* suivant se rapporte à la première lumière et à la première nuit, qui forment donc ensemble le *firme kinde dei*. La fin du chapitre de Nequam explique bien ces points :

---

<sup>1</sup> Pierre Lombard, *Sent.* II.xiii.2.3 : *Si uero corporalis fuit lux illa, quod utique probabile est, corpus lucidum fuisse intelligitur, uelut lucida nubes*. Cette citation est donnée par Thomson, *ibid.*, p. 194, note 1 se rapportant à II.xlvii.5.

<sup>2</sup> Thomson, *ibid.*, III.ix.1-2, p. 271 : « C'est alors donc que ce fut le soir, c'est-à-dire le début de la nuit qui s'ensuivit et le terme du premier jour artificiel. Comme cette nuée lucide suivait son cours en passant dans les eaux et qu'elle en vint à se retirer de l'hémisphère supérieur, ce fut la nuit dans l'hémisphère supérieur. Mais ayant décrit [la course de] l'arc de l'hémisphère inférieur, la nuée lucide revint à l'orient et ce fut le premier matin, qui était une partie du premier jour naturel. Ainsi, le premier jour naturel, qui consiste dans le jour artificiel et la nuit, commença d'exister à la création de la nuée lucide et s'acheva au matin par lequel la première nuit fut consommée. »

Mane enim dicitur talis rarefactio obscuritatis, qualis solet esse in aurora que precessiua est lucis diurne. Quoniam ergo primus dies artificialis non habuit auroram cum rarefactione dicta, dicendum est quod primus dies artificialis non habuit mane. Constituta ergo lucida nube in oriente, non sunt rarefacte tenebre, sed ut ita dicam prorsus exterminate. Primus ergo dies artificialis [...] habuit uesperam ; primus tamen dies artificialis non habuit mane.<sup>1</sup>

Si notre poète ne se réclame certes pas textuellement d'une source aussi « savante », la sentence de Nequam ne nous expose pas moins l'horizon spéculatif auquel répond *GE*. L'expression « jour naturel » a pu présenter pour le poète anglais l'intérêt de cette double dénotation : l'explication d'un phénomène naturel, et le commentaire d'une *res* de l'Écriture. Quoiqu'il en soit, il a choisi de la donner d'abord en anglais, (*firme*) *kinde dei*, puis de la gloser par une expression en français.

A mon sens, ce doublage disproportionné d'un idiome vernaculaire par un autre, ouvre un espace de recherche dans le poème, et c'est ici que pourraient entrer en jeu divers intertextes. Si l'*Historia Scholastica* est donnée comme la source majoritaire de *GE*, le commentaire de Pierre Comestor sur ce verset de la Genèse, au chapitre intitulé « De opere primae diei » de son *Historia Libri Genesis*, ne semble pas pouvoir à *lui seul* rendre compte à cet endroit

---

<sup>1</sup> Thomson, *ibid.*, III.ix.3, p. 272 : « En effet, on appelle matin une raréfaction de l'obscurité telle qu'elle se manifeste d'ordinaire à l'aurore qui précède la lumière diurne. Puisque donc le premier jour artificiel n'eut pas une aurore avec la raréfaction ainsi entendue, on doit dire que le premier jour artificiel n'eut pas de matin. Comme la nuée lucide se trouva établie à l'orient, il n'y eut pas raréfaction, mais je dirai disparition complète des ténèbres. Ainsi, le premier jour artificiel [...] eut un soir ; mais le premier jour artificiel n'eut pas de matin. » Sur cette dernière déclaration, l'autorité de Pierre Lombard (*Sent.* II.xiii.4.2) est à nouveau évoquée par Thomson, p. 272 note 1.



de l'origine de ces vers, même s'il comporte bien l'expression *dies unus naturalis* et si, par sa mise en relief syntaxique à deux reprises, *unus* est à entendre comme synonyme de *primus*.<sup>1</sup> A moins de penser, comme A. Fritzsche ou O. Arngart, que *un iur natural* viendrait d'une conversation réelle entre notre poète et un contemporain francophone,<sup>2</sup> la source proposée par Bernhard ten Brink et discutée avec

---

<sup>1</sup> Pierre Comestor, *Historia Scholastica*, col. 1057 : [...] *Et divisit lucem ac tenebras ; hic incipit dispositio. Et tamen aliquid dicit de creatione, quasi cum luce tenebras creavit, id est umbram ex objectione corporum luci ; et creatas divisit locorum distantia, et qualitate, ut scilicet nunquam, sed semper e regione diversa, hemisphaeria vicissim sibi vindicarent. Intelligitur etiam hic angelorum facta divisio : stantes lux, cadentes tenebrae dicti sunt. Et appellavit lucem diem a dia Graeco, quod est claritas sicut lux dicitur, quia luit, id est purgat tenebras. Tenebras dixit noctem a nocendo, quia nocet oculis ne videant : sicut tenebrae, quia tenent oculos ne videant sicut tamen dies exortum est a dia Graeco, ita nox a nyctim. Et factus est vespere, et post factum est mane. Et sic completus est dies unus naturalis. Primo enim cum coelo et terra lux est creata : qua paulatim occidente, factum est vespere primae diei usualis, et eadem migrante sub terras et ad ortum veniente, factum est mane, id est terminata est nox, et inchoavit dies secunda. Itaque praecedente luce diei, et sequente nocte terminata, exstitit dies unus. [...]*

<sup>2</sup> A. Fritzsche, « Ist die altenglische 'Story of Genesis and Exodus' das Werk eines Verfassers ? », *Anglia* 5 (1882), 43-90. Trouvant, contre B. ten Brink et E. Kölbing, une relation bien faible (*ein(en) recht schwach(en) Anklang*) entre le *Comput* et *Genesis and Exodus*, il écrit, p. 49 : *Einen Ausdruck wie „un iur natural“ konnte der Dichter recht wohl aus der Conversation kennen, beweist er doch schon durch die unten zu berührende Verwendung zahlreicher Wörter romanischer Abkunft, dass ihm das Französische nicht fremd ist.* O. Arngart, *The Middle English Genesis and Exodus*, introduction, pp. 9-10, est un état de la question en 1968.

précaution par Eugen Kölbing et Olof Arngart,<sup>1</sup> pourrait être un passage d'une œuvre anglo-normande, le *Comput* de Philippe de Thaon, ce traité d'astrologie (au sens médiéval du terme) composé entre 1113 et 1119 et dont tous les manuscrits connus furent écrits en Angleterre.<sup>2</sup> Voici à peu près les mêmes vers que ceux cités par Kölbing, mais d'après le principal manuscrit (MS BL Cotton Nero A.V), qui sert de base à l'édition de Ian Short :

Mais ore demusterum  
 Que seit nuit par raisun :  
 Nuit est tute plenere  
 La u nen at lumiere,  
 E tuz tens durreit  
 Se soleil nen esteit;  
 Mais il par sa lüur  
 Chacet le tenebrur.<sup>3</sup>

Philippe explique que sur l'autorité de la Genèse et de ses exégètes (*si cume dient divin* v. 319), cette *lūur* est appelée jour, et la nuit ténèbres (v. 323-4). Il poursuit en expliquant la distinction qu'il convient de faire entre deux types de « jours » :

<sup>1</sup> Bernhard ten Brink, *Geschichte der englischen Litteratur I. Bis zu Wiclifs Auftreten*, Strasbourg : Trübner, 1877, 2<sup>e</sup> édition revue et augmentée par Alois Brandl, 1899, p. 247 ; Eugen Kölbing, « Kleine Beiträge zur Erklärung und Textkritik englischer Dichter II. Zu der mittelenglischen *Story of Genesis and Exodus* », *Englische Studien* 3 (1880), 273-334. Kölbing cite le *Comput* d'après l'édition de Mall, Strasbourg, 1873 ; il écrit, p. 276-7 : « [...] wenn der Dichter auch diesen technischen Ausdruck an sich aus andern Quellen [que l'*Historia Scholastica*] hat lernen können, wie von Philippe von Thaun, so beweist gerade die Anführung des französischen Namens, dass, wie ten Brink sehr richtig bemerkt, ihm „wenigstens die normannische klerikale poesie nicht fremd war.“ Bei der zu zweit angeführten Stelle [v. 323-32 et v. 271-86 du *Comput*] handelt es sich nur um Gleichheit des Inhaltes, die leicht durch die Annahme einer gemeinsamen Quelle erklärt werden könnte. »

<sup>2</sup> Ian Short, (éd.), *Philippe de Thaon, Comput (MS BL Cotton Nero A.V)*, Londres : Anglo-Norman Text Society (Plain Text Series 2), 1984, Introduction, pp. 1-3.

<sup>3</sup> *Comput*, v. 311-18.

Sin est divisiun  
 Par itele raisun:  
 Li uns est puplials  
 Et li altre **naturals**.  
 Li puplials cuntent  
 Duze ures si maintent;  
**E li naturals jurz**  
 Vint e.iiii. en sun curs.<sup>1</sup>

L'expression *un iur natural* ne se trouve pas en toutes lettres dans le poème de Philippe de Thaon, mais la formulation du vers 317 en est proche. Si le *Comput* était une source supplémentaire pour développer l'*Historia Scholastica*, le poète anglais n'aurait eu qu'à passer de l'article défini *li* à l'article indéfini *un* et à changer l'ordre des mots — deux réagencements mineurs qui auraient probablement été à sa portée. Mais le rapport entre les deux textes pouvait sembler plus motivé à ten Brink et à Kölbing, en prolongeant la comparaison entre le passage qui suit immédiatement le vers 82 :

And euere gede ðe dai **biforn**,  
 Siðen ðat newe werld was boren,  
 Til ihesus crist fro helle nam  
 His quemed wid eue and adam.  
 Fro ðat time we tellen ay  
**Or ðe nignt and after ðe day**,  
 For god ledde hem fro helle nignt  
 To paradises leue ligt;  
 Ðo gan hem dagen wel i-wisse,  
 Quan god hem ledde in-to blisse.<sup>2</sup>

et quelques vers du *Comput*, précédant ceux cités plus haut :

Nuls hom ne se merveilt,  
 Ne pur ço ne s'esveilt,  
 Que la nuit eins numai

<sup>1</sup> *Comput*, v. 325-32 ; voir aussi v. 333-44, où Philippe explique que Moïse appelait *vespree* la nuit, et *jernee* le moment de clarté qui suit. La différence entre *jur* et *jernee*, qui est celle entre jour de douze heures (*dies artificialis*) et de vingt-quatre heures (*dies naturalis*), ne se retrouve pas telle quelle dans *GE*.

<sup>2</sup> *GE*, v. 83-92.

E lu jor puis posai.  
 La nuit ert devant jor  
 Quant nostre Créatur  
 Le jor devant posat  
 E la nuit tresturnat  
 Par sa surrectiun  
 E par mult grant raisun.  
 E ço senefiat  
 Que en pecché n'us truvat.<sup>1</sup>

Les auteurs des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles s'attachèrent à l'exégèse de l'ordre de la nuit et du jour — le titre du paragraphe d'Alexandre Nequam cité plus haut est éloquent à ce sujet, et les deux œuvres vernaculaires se font les fidèles échos de ces préoccupations. Mais la convergence entrevue par les critiques allemands précités ne me semble précisément pas tenir à l'examen des passages rapprochés. Les deux poèmes partagent certes un mode discursif relativement répandu : l'irruption d'une interprétation christologique dans une trame littérale se rapportant à l'Ancien Testament. Mais sur ce point l'exégèse du *Comput* est aussi canonique et morale que celle de *GE* est apocryphe et eschatologique. Là où Philippe évoque seulement la résurrection (*surrectiun*) du Christ et la nuit comme figure des péchés de l'humanité, le poète anglais fait très clairement allusion à la Descente en Enfer, comme en d'autres vers du poème<sup>2</sup>. Comme le pressentait Kölbing, le *Comput* ne me semble donc pas un intertexte parfait.

Un passage de la *Bible Historiale* de Guiart Desmoulins en ferait davantage figure, à première vue. Ce commentaire en langue française sur l'*Historia Scholastica*, achevé en 1295 d'après le prologue de

<sup>1</sup> *Comput*, v. 271-82.

<sup>2</sup> Voir notamment *GE*, prologue v. 20-6, le passage commenté, et v. 1985-8. Sur la référence à la Descente en Enfer dans le poème, voir O. Argart, « A Contribution to Middle English Textual Criticism », *English Studies* 69 (1988), 369-71, et J.-P. Pouzet, *Genesis and Exodus et sa source latine, l'Historia Scholastica de Pierre Comestor*, mémoire de DEA sous la direction de M. le Professeur Leo Carruthers, Université de Paris IV-Sorbonne, 1999, p. 57.

l'auteur, présente en effet l'expression *un iour naturel* par deux fois, dans son « Histoire sur ceste partie deuant ditte de Genesim ». <sup>1</sup> Cependant, malgré sa diffusion importante dans la chrétienté occidentale dès la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, ses dates d'achèvement et de dissémination obligeraient à reporter en conséquence, c'est-à-dire à rendre plus tardive, la composition et surtout la transcription de *GE*, si l'on estimait que le poète anglais ou bien le copiste, avait consulté l'œuvre de Guiart, vraisemblablement en sus de l'*Historia Scholastica*. Si des considérations paléographiques ne favorisent pas pour le moment un tel recul, <sup>2</sup> la discussion n'en reste pas moins ouverte, afin de déterminer si *un iur natural* pourrait être perçu comme la trace matérielle d'une telle consultation, au moins par le copiste. Une meilleure connaissance de la tradition manuscrite de la *Bible Historiale* devrait apporter des éléments nouveaux de réflexion.

Quoi qu'il en soit, *Le Comput* et la *Bible Historiale*, tous deux en langue française, contredisent ce qu'affirme le poète dans son prologue — si l'on accepte de suivre au pied de la lettre sa déclaration liminaire, et de la tenir pour valable en tous les endroits de l'œuvre.

---

<sup>1</sup> Je reproduis à nouveau le passage du commentaire de Guiart Desmoulins que je citais dans J.-P. Pouzet, « Quelques aspects du vocabulaire d'origine française dans *Genesis and Exodus* », dans le présent volume, pp. 373-398. La citation vient de l'édition de ce passage par Rosemarie Potz McGerr dans son remarquable article, « Guyart Desmoulins, the Vernacular Master of Histories, and his *Bible Historiale* », *Viator* 14 (1983), 211-44 : p. 233 : "¶ Dont fut fait vespre et matin tout vn Iour / Et ainsi fut adcomply **vn Iour naturel** / cest a dire Iour / et nuit ensamble. / Car premierement avec le ciel et la terre fut cree lumiere / laquele sen ala petit a petit au vespre / ainsi comme fait de present le Iour / Et fut fait le vespre du premier Iour / Sy sen ala la lumiere dessoubz terre / Et reuint a la Iournee / ainsi comme fait ores le solleil / Et dont fut faite la matinee du second Iour / Et en ceste maniere fut fait **vn Iour naturel de.xxiii. heures** / par la lumiere du Iour quy vint deuant / Et par la nuit ensieuvant quant elle fut finee. »

<sup>2</sup> Voir la note 1 de l'article de Pouzet, « Quelques aspects du vocabulaire d'origine française dans *Genesis and Exodus* », cité à la note précédente.

Taisant le nombre ou la nature des sources utilisées, elle dit seulement la langue d'où vient le poème :

Ut of latin ðis song is dragen,  
On engleis speche on soðe-sagen.<sup>1</sup>

Malgré le monolithisme linguistique affirmé dans le prologue pour ce *carmen* biblique (*song*), ce n'est certainement pas seulement à une formulation latine originaire telle que *unus dies naturalis* que se rapporte *un iur natural* : qu'elle soit due ou non à la curiosité ou à la conversation d'un poète-linguiste, l'expression est présentée *de facto* comme exogène. Le vocabulaire employé à l'entour y concourt. Ainsi le substantif *moal*, dont c'est la seule occurrence dans *GE*, est le mot d'origine scandinave pour désigner la langue, le parler d'une nation, tandis que les formes *frenkis* et *france* représentent en un seul vers un doublet illustrant parfaitement la concurrence des racines anglaise (*frenkis* vient du vieil-anglais *frencisc*) et française (la graphie *france* semble une acclimatation de l'adjectif *france(i)s* attesté en anglo-normand).<sup>2</sup> *Un iur natural* entre dans la catégorie des gloses lexicales qui tout au long du poème expliquent un certain nombre d'éléments jugés difficiles, mais elle me semble pour ainsi dire se tenir à la marge de cette catégorie, car elle en inverse la logique. Toutes les autres occurrences de gloses concernent en effet soit des noms propres bibliques, soit des noms communs (issus du latin ou de l'anglo-normand), qu'il s'agit en tout cas de rendre intelligible, sinon d'acclimater *on engleis tale* ou *on engle speche*.<sup>3</sup>

<sup>1</sup> *GE*, prologue, v. 13-4.

<sup>2</sup> *Anglo-Norman Dictionary (AND)*, sous la direction de William Rothwell *et al.*, Londres : The Modern Humanities Research Association (avec l'Anglo-Norman Text Society) 3 (F-L), 1983, p. 316, *franceis*, *-eais*, *-es* ; *franceis* ; *fra(u)nçois*, *fransois*, adjectif et substantif.

<sup>3</sup> *GE*, respectivement v. 449 (pour l'étymologie du second nom douteux d'Hébron, Cariatharbe) et 814 (pour *bigamie*) ; voir aussi le vers 14 cité plus haut. Voir J.-P. Pouzet, « Quelques aspects du vocabulaire d'origine française ».



lesquelles s'écoulent des journées de marche<sup>1</sup>. La comparaison peut enfin s'établir rapidement avec deux autres mots « techniques » désignant des réalités naturelles. L'équinoxe se dit *geuelengðhe(s)* (v. 147 au singulier, v. 149 au pluriel), littéralement « even length » (*geuen* vient du vieil-anglais *gefenlic*, lui-même issu du scandinave *jafnlíkr*). C'est une manière de rendre un mot par son calque, en analysant ses composés, qui se retrouve d'ailleurs dans la traduction qu'en donne Philippe de Thaon, dans un va-et-vient entre le latin et le français tel qu'il en existe en plusieurs endroits du poème astrologique.<sup>2</sup> En revanche, *solstice(s)* (v. 150 au pluriel) est tiré sans autre forme de procès de l'anglo-normand *solstice(s)* et représente d'après le *MED* la première occurrence du lexème en anglais.<sup>3</sup> Comme à rebours des efforts linguistiques déployés pour acclimater les mots, il a donc semblé bon au poète (au copiste ?) d'exhiber la « francité » d'un *iur natural*. L'expression fait l'effet d'une espèce de contrepoint linguistique à tout le poème, qui d'une certaine manière offre une glose peu claire à des orientations lexicographiques elles-mêmes difficiles à déchiffrer.

<sup>1</sup> On remarquera l'opposition entre la *stase* (*suriuren*) et le *mouvement* spatio-temporel (*dages*) dans les vers 3295-300 :

**De fifte suriuren** ðat he deden  
**In** ðe desert sur **on** drie stede,  
*Ðre dages weren he ðider gon,*  
 Ðat he ne funden water non.  
 A welle he funde at marath,  
 Ðe water was biter and al wloth.

<sup>2</sup> *Comput*, v. 1377-80 :

[...] *equinoctium*,  
 Que en franceis apelum  
 Que la nuit e li jurz  
 Sunt de üeles lungurs.

<sup>3</sup> *Middle English Dictionary (MED)* 10 (SM-SZ), 1988, p. 142, *solstice* et pp. 142-3, *solsticioun*. Faisant des références à l'équinoxe, cette même entrée atteste seulement au milieu du XV<sup>e</sup> siècle les occurrences (au pluriel) *equinoctis* et *equinocialles*, sur base romane.



Les causes de ce geste citationnel demeurent obscures. Dans le dernier mouvement de mon propos, je voudrais malgré tout continuer de suivre la lettre du prologue de *GE*. S'il est vrai que le latin est la seule langue-source déclarée, en l'absence d'autre concurrent textuel assuré je reviens à ce qui demeure l'intertexte principal, l'*Historia Scholastica* — mais par un biais. Il s'agit de l'un de ses manuscrits : l'exemplaire possédé et annoté par Nigel (ca. 1130- ca. 1200), dont le patronyme le plus adéquat est probablement « de Sarneis », d'après son association avec un manoir de ce nom près de Waltham, au sud-ouest de Cantorbéry.<sup>1</sup> Moine de Christ Church à Cantorbéry, proche de Thomas à Becket, Nigel est un personnage ecclésiastique et intellectuel de premier plan pour le dernier tiers du XII<sup>e</sup> siècle, connu surtout pour son *Speculum Stultorum* (composé autour de 1179-80 pour l'essentiel), auquel Chaucer fait allusion dans son *Nun's Priest's Tale*, en évoquant « Daun Burnel the Asse ».<sup>2</sup> Le manuscrit Cambridge, Trinity College B.15.5 est à l'évidence un exemplaire de travail : l'*ordinatio* a prévu des marges (parfois doubles) à droite comme à gauche des colonnes d'écriture, dans lesquelles Nigel a consigné vers, gloses et glosules autour de l'*Historia Scholastica*, vraisemblablement pendant une certaine longueur de temps et au

---

<sup>1</sup> Nigel est connu sous divers patronymes discutables et discutés (de Longo Campo, de Longchamp, Wireker, Wetekere, Whiteacre). Sur sa vie et son œuvre, outre les trois pages que lui consacre A. G. Rigg, *A History of Anglo-Latin Literature 1066-1422*, Cambridge: Cambridge University Press, 1992, pp. 102-5, voir André Boutemy, éd., *Nigellus de Longchamp dit Wireker, Introduction et Tractatus contra Curiales et Officiales Clericos*, Paris : Presses Universitaires de France (Université Libre de Bruxelles. Travaux de la Faculté de Philosophie et Lettres XVI), 1959, pp. 3-75, et surtout Jan M. Ziolkowski, éd., *Nigel of Canterbury. The Passion of St Lawrence. Epigrams and Marginal Poems*, Leiden, New York, Köln : E. J. Brill (Mittellateinische Studien und Texte 14), 1994, pp. 1-42.

<sup>2</sup> Chaucer semble appeler ainsi le *Speculum Stultorum* : voir *The Nun's Priest's Tale*, in Larry D. Benson, éd., *The Riverside Chaucer*, Oxford : Oxford University Press, 3<sup>e</sup> édition, 1988 (1987), Fragment B, v. 4502-6. Les vers sont cités par Ziolkowski, *Nigel of Canterbury*, p. 1.

moins jusqu'en 1194.<sup>1</sup> Certaines des glosules marginales montrent un intérêt sporadique mais plusieurs fois répété pour l'élucidation des mots qui lui étaient difficiles ou suscitaient sa curiosité. Lorsqu'elles ne tentent pas une reformulation en latin et qu'elles convoquent d'autres langues, elles s'appuient majoritairement sur le grec, mais aussi parfois l'hébreu, et à quatre reprises au moins les *deux* langues vernaculaires de l'Angleterre de la fin du XII<sup>e</sup> siècle, le *gallicus* (fol. 51<sup>r</sup>, 51<sup>v</sup>, 112<sup>r</sup>)...<sup>2</sup> et même le *saxonicus*, au sujet du nom d'une ville (fol. 118<sup>v</sup>).<sup>3</sup> Cette dernière référence fait d'ailleurs partie d'un tissu de glosules qui sont la preuve de la connaissance par Nigel de l'*Historia Regum Britanniae* de Geoffroi de Monmouth, et de son intérêt pour

<sup>1</sup> M. R. James, *The Western Manuscripts in the Library of Trinity College, Cambridge: A Descriptive Catalogue*, vol. 1, Cambridge : Cambridge Univ. Press, 1900, pp. 470-1. Ziolkowski, *Nigel of Canterbury*, édite et commente pp. 282-302 les poèmes ainsi que les plus longues gloses de Nigel, contenus dans les marges du MS B.15.5. Il n'a pas édité les gloses que je cite *infra*.

<sup>2</sup> Elles sont évoquées par Boutemy, *Nigellus de Longchamp dit Wireker*, p. 13, et Ziolkowski, *Nigel of Canterbury*, p. 10. Elles semblent ne jamais avoir été éditées : en voici deux. Au fol. 51<sup>r</sup> figure une glose marginale sur le nom d'une fleur, en latin *coccus*. En face du segment *in modum cocci* dans le corps du texte, en marge de droite se trouve la phrase suivante : « ¶ *Coccus est flos habens figuram conchi. coclee. quod uulgariter dicitur.* » Au fol. 112<sup>r</sup>, le chapitre « De operariis templi », évoque la construction du temple par Salomon. Le segment de texte « [...] lapides grandes et pretiosos. id est. marmoreas scopulabant et quadrabant [...] » reçoit en marge de gauche une glose qui se rapporte au verbe *scopulare* : « ¶ *id est. a scopulo eruebant. gallice: eschaplèrent.* »

<sup>3</sup> MS B.15.5, fol. 118<sup>v</sup> : dans la marge de gauche en face d'un *incidens* écrit par Comestor en parallèle d'un épisode du 3<sup>e</sup> livre des Rois (« Sub asa fuit octauus rex latinorum siluius capis... »), Nigel a écrit : « ¶ Sub asa: fuit octauus rex latinorum siluius capis. Eo tempore bladud edificauit urbem kaerbadun. quam nunc batho nuncupatur. fecitque in illa calida balnea ad usus mortalium apta. et ignes posuit inextinguibiles. filius eius leir: edificauit super flumen soram de nomine suo kaerleir: **quam saxonice dicta est leircestre.** » Cette glose est inédite.

l'histoire légendaire de son pays et la matière arthurienne.<sup>1</sup> Comestor avait mené un travail d'harmonisation dans ses *incidentia* entre la Bible et les sources profanes « ethniques », par exemple celles relatives à la mythologie grecque<sup>2</sup> ; tout se passe comme si Nigel avait poursuivi ce travail à l'échelle de l'Angleterre, avec l'œuvre de Geoffroi.

La raison de ce détour par le manuscrit de Nigel est de constater que, tôt dans la diffusion de l'*Historia Scholastica*,<sup>3</sup> il existe au moins un témoignage de sa réception qui a partie liée avec la curiosité pour les langues, leur interaction. Cette inflexion lexicographique peut venir tout autant de l'intérêt personnel de Nigel que des stimulations apportées par le texte même du Maître des Histoires, qui fit en son temps beaucoup appel au grec, comme en témoignent plusieurs notations parsemant les chapitres de l'*Historia Scholastica*. Certes, on ne trouvera pas au folio 11<sup>v</sup> de l'exemplaire de Nigel une glose vernaculaire marginale sur l'expression *dies unus naturalis*, qui comportât les mots *un iur natural*.<sup>4</sup> Certes, *un iur natural* n'a que peu à voir avec le caractère systématique, savant et vital des gloses françaises d'un Rashi — sauf à en être le reflet infiniment petit.<sup>5</sup> Mais les gloses vernaculaires de Nigel présentent une possible solution concrète au dilemme qui se posait plus haut en matière de source textuelle de *GE*, puisque l'*Historia Scholastica* constitue bien une

<sup>1</sup> Ziolkowski, *Nigel of Canterbury*, p. 284 et notes attenantes, avec l'édition de certaines d'entre elles.

<sup>2</sup> Pierre Comestor, *Historia Scholastica*, col. 1053-4, « Prologus epistolaris » : « De historiis quoque ethnicorum, quaedam incidentia pro ratione temporum inserui, instar rivuli, qui secus alveum diverticula quae invenerit replens praeterfluere tamen non cessat. »

<sup>3</sup> Sur cette question, voir maintenant Agneta Sylwan, « Petrus Comestor, *Historia Scholastica* : une nouvelle édition », *Sacris Erudiri* 39 (2000), 345-82.

<sup>4</sup> En face du passage suivant du texte de Comestor, « Sic tamen dies a dia exortum est. ita nox a nictin. Et factum est uespere et post factum est mane: et sic completus est dies unus naturalis », se trouve en marge de droite un micro-diagramme, qui est une *distinctio* entre *dies naturalis* et *dies usualis*.

<sup>5</sup> Voir Arsène Darmesteter et D. S. Blondheim, éd., *Les gloses françaises dans les commentaires talmudiques de Raschi. Tome I. Texte des gloses*, Paris : Champion, 1929.

source *ut of latin*, traversée ici de segments exogènes. L'on pourrait donc avancer que le poète anglais (ou le copiste) aurait pu consulter un exemplaire de l'*Historia Scholastica* comportant des gloses en gallice, dont peut-être *un iur natural*. Cette piste est d'autant plus plausible qu'elle recouperait l'histoire complexe des interactions entre latin et langues vernaculaires, que Tony Hunt a magnifiquement commencé d'écrire.<sup>45</sup> Qui plus est, le multilinguisme discret qui affleure dans les marges de l'exemplaire de Nigel me semble donner une sorte d'image primitive de *GE*, sur la scène latine : celle d'un rapport de disproportion quantitative entre deux idiomes, tel qu'il se rejoue entre le poème en anglais et une fragile bouture anglo-normande de trois mots en son sein. Dans les deux cas, il ne s'agit pas d'un ornement gratuit, mais d'une préoccupation réelle pour les langues et leurs différences — la *translatio linguarum* étant l'une des figures de la *translatio studii*. De quelle nature cette préoccupation fut-elle exactement dans *GE* ? Malgré nos efforts de lecture, *un iur natural*, ce geste de bouturage délicat, demeure peut-être une signature à jamais illisible.

---

<sup>45</sup> Je fais bien entendu allusion à ce remarquable ouvrage : Tony Hunt, *Teaching and Learning Latin in Thirteenth-Century England*, 3 volumes, Cambridge : D. S. Brewer, 1991. Outre les autres travaux de Hunt, ceux de Rolf Berndt et William Rothwell (mentionnés dans la bibliographie de Hunt, *Teaching and Learning*), voir aussi, dans une perspective croisée, le très bel ouvrage de Suzanne Reynolds, *Medieval Reading: Grammar, Rhetoric and The Classical Text*, Cambridge : Cambridge University Press, (Cambridge Studies in Medieval Literature 27), 1996 (en particulier le chapitre 5, « Reading word by word 1: the role of the vernacular », pp. 61-72).